## TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Cet entretien, nous y pensions depuis des années. Car Annie Saumont est un cas : si les écrivains qui traduisent et les traducteurs qui écrivent ne manquent pas, ils sont finalement peu à mener les deux carrières de front avec autant de constance et de talent. Annie Saumont s'est affirmée peu à peu comme l'un des grands nouvellistes de ce temps, tout en continuant de traduire, superbement, Salinger, Fowles, Naipaul et quelques autres. Nous voulions savoir comment s'organise une telle double vie littéraire. Et puis, avouons-le, l'entretien fut aussi l'occasion de se faire plaisir : Annie Saumont, dont les histoires et la langue vont parfois très loin dans la violence, est la douceur et la gentillesse incarnées.

## **Annie Saumont**

**TransLittérature :** Comment es-tu devenue traductrice ? As-tu commencé par la traduction ou par l'écriture ?

Annie Saumont: J'ai toujours voulu être écrivain. Depuis mon enfance. Plus tard je me suis dit que la traduction était le métier qui me permettrait de vivre dans l'écriture.

TL: As-tu exercé un autre métier?

A.S.: Oui, j'ai été rédactrice dans des bureaux pendant un certain temps. Puis je me suis arrêtée pour m'occuper de mes enfants. Mais aussi, j'écrivais. Je suis ensuite retournée à l'université. Reprendre mes études à quarante ans, c'était merveilleux! J'ai passé la licence et la maîtrise d'anglais à Paris III, puis j'ai fait l'ESIT avant d'aller en Angleterre comme assistante. Mais tout en faisant l'ESIT, je ne pensais qu'à la traduction littéraire, et d'ailleurs c'est à ce moment-là que j'ai commencé à traduire John Fowles.

TL: Tu avais déjà écrit tes premiers livres?

A.S.: Depuis longtemps. Mon premier livre date de 1957.

TL: Et ta première traduction?

A.S.: De 1973. C'était une commande de la *NRF*: une nouvelle d'Anthony Burgess, « La Muse », pour le numéro spécial *Trente nouvelles du monde entier*. En fait, j'avais déjà traduit pour ma maîtrise *Landscape and Silence*, de Pinter. Mon professeur me poussait à faire l'agrégation pour enseigner. Quand j'annonçais que je voulais faire de la traduction littéraire, on me disait: « C'est pratiquement impossible »... Je suis allée voir quelques éditeurs. Entre-temps, on m'a fait cette commande à la *NRF* où l'on me connaissait comme auteur.

**TL**: Donc cela t'a aidée d'avoir des livres publiés.

A.S.: Oui. Les éditeurs devaient se dire : « Elle sait sans doute à peu près écrire le français. » Pour Fowles, je ne sais pas trop pourquoi je suis allée

chez Albin Michel, il y avait un livre de Fowles à traduire, on m'a mise en concurrence avec deux autres candidats, je n'ai jamais su qui...

TL: C'était le premier livre de Fowles traduit en français?

A.S.: Non. Guy Durand avait traduit les deux premiers, mais il ne voulait plus continuer. Je pense que les deux autres « candidats » devaient être aussi des débutants. Je crois me souvenir que l'éditeur avait contacté un traducteur connu, mais il avait trouvé qu'il demandait trop cher, si bien qu'on a dû chercher trois débutants.

TL: Ce qui est un peu curieux quand même, pour un ouvrage de ce type.

A.S.: Ce sont des pratiques hélas habituelles...

TL: Pourquoi as-tu choisi l'anglais?

A.S.: Ça m'intéressait ; depuis des années, je lisais beaucoup en anglais, je voulais parler anglais couramment, et puis j'ai de la famille en Angleterre.

TL : Est-ce que ton activité de traductrice t'a aidée dans l'écriture ?

A.S.: Oui. Je ne pourrais pas écrire mes propres textes toute la journée. La traduction m'a permis d'être tout le temps dans l'écriture.

TL: Tu travailles donc sur deux livres en même temps: un que tu traduis, un que tu écris?

A.S.: J'écris des nouvelles. Ça ne devient un livre que dans une dernière étape. Ce serait peut-être plus difficile si j'écrivais des romans, parce que là on a besoin de s'enfermer plus longtemps dans un même univers.

TL: Comment ton travail est-il réparti dans le temps, dans la journée? As-tu des habitudes, fais-tu un programme, ou suis-tu l'inspiration du moment?

A.S.: En principe, je commence toujours par mon travail personnel, parce que c'est le matin que je me sens le mieux ! (Ce qui n'est pas bien vis-à-vis de mes auteurs...) Sauf quand je suis en retard à la fin d'une traduction. J'essaie de ne pas l'être, ce n'est pas une situation confortable, mais ça arrive, puisque, comme vous le savez, ce n'est jamais fini, une traduction. Jusqu'à la fin, on se dit : « Si je reprenais ça, je pourrais peut-être faire mieux ».

TL: Est-ce qu'il n'y a pas une difficulté à passer d'une voix à l'autre? A.S.: Ça ne me gêne pas du tout. Au contraire, c'est un exercice un peu acrobatique, c'est excitant.

TL: Passer de la forme brève dont tu t'es fait une spécialité à des livres très longs comme ceux de Fowles, cela ne te gêne pas non plus?

- A.S.: Non. Mais j'adore travailler sur des choses courtes, comme les nouvelles de Simon Burt. Je me sens plus d'affinités avec les textes brefs, et puis c'est moins lourd à porter.
- TL: Y a-t-il de grandes différences entre le travail de l'écriture et celui de la traduction? Connais-tu les mêmes joies, les mêmes angoisses?
- A.S.: La traduction est plus facile. Dans un sens, elle exige autant que le travail personnel, mais on est sur des rails. Le plus difficile dans un texte, c'est le départ. Donc je trouve souvent du plaisir à lâcher mon travail pour me mettre à traduire.
- TL: Les grandes angoisses seraient donc plutôt du côté de l'écriture... Et les plus grandes joies ?
- A.S.: Des deux côtés! Quand une traduction marche bien, c'est jubilatoire.
- TL: Quels livres as-tu particulièrement aimé traduire?
- A.S.: Il y a *L'Attrape-cœur* de Salinger. Une retraduction. Trente ans avaient passé depuis la première traduction, c'est pourquoi j'ai accepté cette commande qu'on m'a faite, en acceptant aussi l'idée qu'un autre traducteur refasse dans trente ans ma traduction.
- TL: Jean Vautrin dit de toi que tu t'es forgé une technique qui t'apparente aux écrivains d'outre-Atlantique.
- A.S.: Ça, on me l'a dit tant de fois! Ah! on voit bien que vous êtes traductrice, vous avez dû traduire les Américains... Alors je ne me défends plus. En fait, je ne crois pas que j'aie été très influencée. J'ai beaucoup aimé Faulkner comme j'aimais le Nouveau Roman, ça va ensemble; le Nouveau Roman doit beaucoup à Faulkner. Mais je ne sais pas si ça se retrouve dans mes textes.
- TL: En tout cas, le catalogue de tes traductions, où dominent Fowles et Naipaul, montre que ce n'est pas là que tu as pris ton inspiration.
- A.S.: Celui dont je me sens le plus proche, c'est Burt. Mais je l'ai connu après avoir écrit plusieurs livres de nouvelles, donc j'ai plutôt reconnu en lui quelqu'un qui me ressemblait.
- **TL:** Une petite question plus matérielle: quels sont les outils? Tu travailles sur ordinateur, je pense.
- A.S.: Oui, un petit Toshiba portable, un tout petit truc, pour pouvoir le trimbaler ici, d'une pièce à l'autre. Et j'en suis très contente. Je me demande comment on a pu traduire pendant si longtemps sans ordinateur : l'informatique a changé la vie des traducteurs.
- TL: Utilises-tu beaucoup de dictionnaires?
- A.S.: Comme dictionnaire anglais-français je n'ai que le Robert et Collins,

et quand j'ai besoin de quelque chose en plus, je vais à Beaubourg. Et puis j'ai des dictionnaires français, analogiques ou d'argot.

 $\mathbb{TL}: \textit{Dans ton travail de traduction, reviens-tu plusieurs fois sur ton texte} ?$ 

A.S.: Bien sûr. Comme dans l'écriture.

TL: Combien de fois?

A.S.: Tant de fois que c'est... affolant! J'admire les gens qui te disent: « Moi, j'ai tout dans la tête et j'écris sans faire de retouches ».

TL: Tu modifies de fond en comble, ou tu changes de simples détails?

A.S.: En général, j'ai un canevas qui ne bouge pas, et je n'interviens que sur de petites choses.

TL: On dit que tu lis tes textes personnels à haute voix, et même que tu les enregistres, pour les tester. Fais-tu la même chose pour tes traductions?

A.S.: Quelquefois. Pas pour les gros livres. Mais Simon Burt, oui, je l'ai lu tout haut. C'est surtout pratique avec les nouvelles, ce système. Si j'écrivais un roman, je ne sais pas si je l'utiliserais.

 $TL: Tu \ ne \ lis \ pas \ devant \ un \ tiers ?$ 

A.S.: Non, je lis devant le magnéto, pour moi. Mais je fais lire mes textes.

**TL**: Quand tu traduis, est-ce qu'il t'arrive de réagir en auteur, d'être tentée de corriger en douce?

A.S.: Oui. Dans l'ouvrage que je traduis en ce moment, j'ai vraiment des tentations quelquefois, mais je me retiens... C'est une écriture dont je suis assez proche, et dans ces cas-là on a tendance à tirer l'auteur vers ce qu'on écrirait soi-même... Tandis qu'avec John Fowles, il n'y a pas de crainte. Il a une écriture différente de la mienne, et très forte, je ne risque pas de la détourner vers moi.

TL: Tu dis que tu es tentée. Tu résistes toujours?

A.S.: Sans doute pas! On ne s'en rend pas tellement compte. Le plus dangereux pour moi, c'était Simon Burt. J'ai traduit de lui un recueil de nouvelles et un roman. Ces livres ne se sont pas vendus. Je les aime.

TL: Tu connais la distinction entre sourciers et ciblistes. Tu te situes de quel côté?

A.S.: Je suis définitivement cibliste. Trop de fidélité peut être une trahison. Une phrase très belle, très naturelle en anglais, calquée en français, peut devenir très mauvaise.

TL: Tu t'attaches à construire une œuvre d'écrivain; est-ce que tu as l'impression de construire pareillement une œuvre de traducteur?

A.S.: Non, pas vraiment, parce que je ne m'en tiens pas strictement à des œuvres dont je pense qu'elles doivent absolument être traduites.

**TL**: Quelle est la part respective que tu accordes à tes deux activités?

A.S.: Depuis que j'ai commencé la traduction, j'ai passé plus de temps à traduire qu'à écrire. Je mets autant d'énergie dans les deux. Je suis très attachée à ce travail de traduction : il m'aide, il me libère de mon travail d'écrivain, qui est parfois trop dur. La traduction est elle aussi un travail d'écrivain, mais plus léger, qui angoisse moins...

**TL**: Tu travailles toujours sur commande?

A.S.: Oui... Ou parfois c'est sur commande sans l'être vraiment. Il est arrivé que Paul Fournel me mette de côté un ouvrage qui, à son avis, pouvait m'intéresser. C'est lui qui m'a proposé Simon Burt. Présenter des textes à l'éditeur, je l'ai fait une ou deux fois, mais c'était trop lourd pour moi : chercher des livres, un éditeur, c'est presque un deuxième métier.

TL: Nous avons lu des passages de tes traductions...

A.S.: Vous avez dû y trouver bien des fautes. C'est ça qui est désespérant. Si on reprend ses livres, on trouve toujours quelque part un problème qu'on aurait pu résoudre avec plus d'habileté. Alors on n'a jamais fini... Et c'est pareil avec les nouvelles. Pour mon dernier livre, j'ai déjà noté de petites choses à corriger s'il y avait un jour une réédition.

TL: Dans The Catcher in the Rye, où les phrases sont plutôt courtes, il t'arrive de relier deux phrases en une seule, alors que tu aurais tendance à couper quelquefois les très longues phrases de Fowles. Est-ce délibéré? A.S.: J'en étais très consciente dans Fowles. Certaines phrases me paraissaient très entortillées, j'avais l'impression que j'allais me mettre à débobiner Fowles et à le rembobiner en pelotes plus petites. C'était peut-être un tort, mais lui, qui avait la gentillesse de me relire, m'a dit au bout d'un certain temps: « Non, ce n'est plus la peine, ça va, j'ai confiance ». Et il ne s'est jamais plaint du fait que je coupais ses phrases. Peut-être aurais-je dû faire un travail plus proche de l'anglais...

**TL**: Quel genre de remarques te faisait-il?

A.S.: Un jour, il m'a dit: « Annie, vous avez sauté six lignes. Si c'est exprès, c'est parfait. Sinon... » (En fait, ce n'était pas exprès.) Parfois il me disait: «Voilà ce que je voulais dire. Est-ce bien ça que vous avez mis en français? » Pour moi c'était très utile, surtout pour la traduction d'un gros livre, où l'on a toujours des moments de faiblesse. On craint toujours de faire la faute énorme, celle qui va ressortir pendant des dizaines d'années dans les cours de version. J'ai eu à l'université un prof qui adorait citer aux

étudiants tous les accidents de traduction, les horreurs qu'il trouvait dans les livres.

TL: En tout cas, ce qui peut servir de leçon à certains profs, c'est que ton auteur, lui, il s'en fichait d'avoir six lignes en moins.

A.S.: Il faut dire qu'il en restait pas mal!

TL: Est-ce qu'il y a des textes que tu rêves de traduire? Ou que tu aurais aimé traduire?

A.S.: Un moment, j'avais envie de traduire Muriel Spark, j'étais même allée chez Fayard proposer mes services, et puis ça ne s'est pas fait. Une autre fois, on m'a offert de traduire Carver, et ça aussi, ça m'aurait plu. Le problème, c'est qu'on ne veut pas toujours me payer ce que je demande... J'essaie de ne pas faire de travail au rabais, même quand il s'agit d'un livre que j'aimerais traduire.

TL: Est-ce que tu lis beaucoup?

A.S.: Quand je traduis et que j'écris de façon très intense, non, ça tiraillerait dans une autre direction. Mais j'ai des lectures obligatoires. Ces temps derniers, j'en ai eu beaucoup parce que j'ai fait partie de jurys.

**TL**: Est-ce que pour certaines traductions tu as fait des lectures préparatoires?

A.S.: Pour *La Créature* de Fowles, j'ai lu des textes du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour m'imprégner du vocabulaire de l'époque.

 $TL: Est-ce \ qu'il \ t'arrive \ de \ lire \ d'autres \ traducteurs ?$ 

A.S.: Oui, ça m'arrive. Mais pas de façon systématique. Et sans chercher les erreurs. Cela dit, c'est parfois réconfortant de trouver l'autre confronté à des difficultés qu'on a connues aussi.

TL: Relis-tu tes traductions, quand elles ont été publiées?

A.S.: Non, parce que j'ai trop peur ! Ça me démolirait, je serais incapable de continuer, car je suis sûre que je trouverais des tas de faiblesses... En fait, si, ça m'arrive tout de même quelquefois, quand l'éditeur me le demande, pour un passage en poche par exemple.

TL : As-tu les mêmes rapports avec les éditeurs en tant qu'auteur et en tant que traducteur ?

A.S.: Il n'y a pas beaucoup de différence... Les éditeurs sont peut-être plus chaleureux avec leurs auteurs...

TL: Tu nous as dit que tu étais très ferme dans la négociation des contrats de traducteur – et d'auteur aussi sans doute...

A.S.: Oui. En tout cas maintenant. Quand on débute, on se trouve obligé d'accepter des tarifs minables.

TL: Tu fais partie de l'ATLF depuis très longtemps...

A.S.: Depuis 1976, je crois.

TL: Et tu es présente à toutes les assemblées générales. Est-ce que tu fais aussi partie d'une société d'auteurs?

A.S.: Je fais partie de la Société des gens de lettres.

TL: Pourquoi t'es-tu inscrite à l'ATLF?

A.S.: Je trouvais que c'était bien, dans ce métier où l'on travaille chacun dans son coin, qu'on puisse se serrer les coudes, se renseigner surtout, se passer des bouquins à traduire... J'ai appelé l'autre jour un traducteur de danois, dont j'avais trouvé le numéro dans le Répertoire de l'ATLF, pour qu'il me traduise une lettre que m'avait envoyée la radio danoise. C'est bien d'avoir des gens à qui on peut s'adresser, en toute simplicité.

TL: Est-ce que tu as l'impression que d'une manière globale on traduit mieux qu'avant?

A.S.: Oui ! J'ai par exemple une vieille traduction de Lewis Carroll qui est absolument épouvantable. Quand on voit ce qui s'est fait après, il n'y a aucune comparaison. On est passé à un stade plus professionnel. Et ça, c'est lié aussi au travail de l'ATLF.

**TL**: Jusque très récemment, il n'existait aucune formation à la traduction littéraire. Cette formation est en train de se mettre en place. Est-ce que tu participes à ce mouvement, ou souhaiterais y participer?

A.S.: Non, par manque de temps. Et puis il faut des qualités pédagogiques que je n'ai pas.

**TL**: Est-ce que tes traductions ont déjà fait l'objet de commentaires dans la presse?

A.S.: Dans Le Monde, à une époque, les critiques ont fait l'effort de mettre une appréciation sur la traduction, entre parenthèses : « (bien) traduit par X... » Dans l'ensemble, c'est assez rare qu'on parle de la traduction. Au « Panorama » de France-Culture, on ne cite encore que rarement le nom des traducteurs. Il est arrivé qu'on parle d'une « traduction splendide » sans dire de qui elle était !

**TL**: Est-ce qu'il t'arrive de recevoir des lettres de lecteurs concernant tes traductions?

A.S.: Non, jamais. Mais il y a des gens qui m'écrivent, ou que je rencontre, et qui me demandent comment s'y prendre pour débuter dans la carrière de traducteur.

**TL**: Tu les dissuades ou tu les encourages?

A.S.: Je ne les dissuade pas, parce que je trouve que c'est quand même un métier passionnant, malgré toutes les difficultés.

TL: Es-tu un écrivain heureux? une traductrice heureuse?

A.S.: Non, on ne peut pas être vraiment heureux, on est toujours insatisfait, il y a toujours ce doute, on n'est jamais sûr. On sait qu'on devrait faire mieux...

Propos recueillis par Jacqueline Carnaud et Michel Volkovitch

Annie Saumont écrivain, c'est notamment : Dieu regarde et se tait, Gallimard, 1979 ; Quelquefois dans les cérémonies, Gallimard, 1981 ; Si on les tuait ? Luneau Ascot, 1984, épuisé,
reparaîtra chez Julliard en avril 1994 ; La terre est à nous, Ramsay, 1987 ; Je suis pas un
camion, Seghers, 1989 – Grand Prix de la nouvelle de la Société des gens de lettres ; Moi les
enfants j'aime pas tellement, Syros, 1990 ; Le Pont, la rivière, A.-M. Metailié, 1990 ; Quelque
chose de la vie, Seghers, 1991 ; Les voilà quel bonheur, Julliard, 1993.

Annie Saumont traductrice, c'est (entre autres): Simon Burt, Floral street, Ramsay, 1988; Le Creux de l'été, Seghers, 1990. Michael Dorris, Un Radeau jaune sur l'eau bleue, Ramsay, 1987. John Fowles, Mantissa, Albin Michel, 1984 – Prix Beaudelaire; La créature, Albin Michel, 1988; La Tour d'ébène, Albin Michel, 1978. Nadine Gordimer, Ceux de July, Albin Michel, 1983. Valérie Martin, Mary Reilly, Plon, 1991. V. S. Naipaul, Guérilleros, Albin Michel, 1982; Dis-moi qui tuer, Albin Michel, 1983. J. D. Salinger, L'Attrape-cœurs, Robert Laffont, 1986. Michael Taylor, Vent des royaumes, Seghers, 1983.